

Garance

Un film de Jeanne HERRY

Durée du film : 2h00

AU CINÉMA
LE 23 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION
Cinéart

PRESSE
Heidi Vermander
heidi@cinéart.be

A woman with dark hair tied back, wearing a dark top with a lace collar, is shown in profile from the chest up. She is looking out of a window at night. The window frame is dark, and the view outside is dark with some light reflecting off the glass. The lighting is dramatic, with the woman's face partially illuminated by a warm light source, possibly a lamp, creating a strong contrast with the dark background.

SYNOPSIS

Garance est une jeune actrice mais qui n'est pas une vedette. Elle gère et assure tout de son mieux, vaillante, joyeuse, soldate, et elle trouve dans l'alcool un carburant, un réconfort inconditionnel. Garance change de vie et commence alors un parcours de huit ans de déménagements, de travail, de rencontres, de fêtes et d'angoisses, de joies et de coups durs. Une révolution intime, amicale et sexuelle, mais elle consomme toujours plus. Jusqu'à la potentialité de la mort.



Entretien avec JEANNE HERRY

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Après deux films axés autour du collectif, vous signez avec *Garance* un portrait à plusieurs facettes : celui d'une femme dépendante de l'alcool, qui est aussi actrice, sœur, amie, amoureuse...

Avec *Pupille* et *Je verrai toujours vos visages* - films que je considère cousins -, je m'étais intéressée à un sujet et j'avais travaillé de manière exhaustive, en me documentant intensément et en rencontrant beaucoup de gens. J'avais étudié le général pour fabriquer du particulier. J'y mettais en place un échiquier avec beaucoup de personnages, dont j'épousais les points de vue. Avec *Garance*, j'ai fait l'inverse : au lieu de partir d'un vaste échiquier, j'ai décidé de raconter un personnage, une femme, dans toute la plénitude de son être, et de la suivre dans tous les compartiments de sa vie - sentimentaux, professionnels, familiaux, amicaux, sur huit années.

J'avais aussi envie de faire le portrait d'une actrice qu'on suit dans sa mobilité, le métier d'acteur étant par essence un métier de nomade. Je l'ai un peu pratiqué à mes débuts, suffisamment pour me rendre compte que ce mode de vie difficile est fragilisant. Je n'avais pas envie de faire le portrait d'une actrice-vedette, mais celui d'une comédienne qui travaille et qui a du réseau. Elle est membre d'une troupe et fait feu de tous bois pour gagner sa vie : du doublage, du théâtre, des tournages, etc. Elle se déploie à divers endroits. Ce film porte en lui mon amour des acteurs et ma reconnaissance de leur travail.

Enfin, cela fait longtemps que les addictions m'intéressent et m'inquiètent, en particulier celle à l'alcool, car elle est très répandue. J'ai pu observer autour de moi toutes sortes de consommations, dont les plus excessives me font peur, on en connaît les dangers...



Comment vous y êtes-vous prise pour écrire ce scénario ?

J'ai commencé par faire des recherches ; et très vite, j'ai eu la chance de rencontrer une jeune femme qui m'a raconté tout son parcours d'alcoolique, jusqu'au sevrage. Elle m'a déplié sa biographie et j'ai été puiser dans son parcours pour alimenter celui de Garance. Je me suis inspirée de sa manière de consommer de l'alcool et de sa trajectoire de vie tant familiale que sentimentale. C'est quelqu'un qui a vécu une révolution intime, et qui est parvenue à stopper sa consommation. Mais cette jeune femme n'est pas actrice, et j'ai ainsi pu fusionner plusieurs désirs.

Pour la première fois, je ne suis pas allée m'immerger dans des services spécialisés, mais me suis centrée sur le vécu de quelqu'un pour écrire mon scénario. Une fois achevé, je l'ai fait lire à des professionnels d'un service d'addictologie, ayant bien en tête que le parcours de la personne qui a partagé son histoire avec moi est singulier.

Comment avez-vous bâti l'entourage de Garance ?

Je voulais que Garance fasse partie d'une troupe de théâtre. C'est un endroit de relative stabilité pour les acteurs, qui permet de tisser des liens fondamentaux avec les membres du collectif. C'est quelque chose de fort de pouvoir fabriquer du vivant, de l'art, à plusieurs. Le mode de vie des tournées induit aussi qu'on passe beaucoup de temps ensemble. Le film s'ouvre et l'on comprend que la troupe est l'endroit où Garance est heureuse, et non chez elle, où l'ambiance est plombée. Elle va ensuite découvrir le milieu LGBTQIA+, qui va favoriser sa révolution intime. Garance se sent bien avec ses nouveaux amis, c'est avec eux qu'elle va sortir et faire la fête. Comme elle est addict, elle va se mettre à boire énormément, ce qui va contribuer à faire basculer sa consommation. Garance, par ailleurs, porte beaucoup de choses sur ses épaules, c'est un bon petit soldat. Elle est vaillante, brave au sens noble du terme ; elle a du cœur, du courage. Elle accompagne comme elle peut sa sœur, sa nièce, son mec. La troupe peut aussi compter sur elle, car Garance est fiable. Si la rencontre avec l'alcool lui procure une béquille efficace en apparence, elle devient vite une illusion : c'est à la fois une bouée et un parpaing.

Vous qui avez mis en scène une kyrielle de regards intranquilles dans chacun de vos films, comment percevez-vous ceux posés sur Garance au fil du récit ? Par ailleurs, vous filmez un coup de foudre amoureux pour la première fois.

Les acteurs, par essence, ont besoin d'être regardés et surtout d'être vus. Bien regarder, percevoir, envisager une actrice ou un acteur, lui faire comprendre qu'elle ou il nous inspire, puis bien l'accompagner par un regard aimant et vigilant est ce qu'on peut lui offrir de mieux.

Dans *Garance*, ce n'est pas tant le coup de foudre qui est important que le lien qui se tisse entre ces deux femmes à partir du moment où cette rencontre se fait. C'est un film qui interroge beaucoup l'acte d'aimer : au-delà du sentiment amoureux, de l'attirance pour quelqu'un, du trouble, de la vibration amoureuse... Aimer est un verbe d'état et un verbe d'action. Qu'est-ce que donner de l'amour à quelqu'un ? Est-ce une preuve d'amour que d'être jaloux ? Pourquoi a-t-on associé le sentiment de propriété et la volonté de contrôle à l'amour ? Beaucoup de récits contemporains interrogent ces questions et m'intéressent. Je vieillis, j'ai vécu, et plus le temps passe plus j'ai la conviction qu'aimer c'est accueillir l'autre, l'accepter comme il est avec son contexte et sa construction, tenter de le comprendre, respecter sa liberté... Ce n'est pas facile, c'est une quête. Mais je crois sincèrement que c'est ce qu'on peut offrir de mieux aux êtres dont on se dit amoureux. Et ça n'a rien de fade, de tiède, au contraire... La relation de Garance et Pauline me permet de raconter ça : l'intensité dans la douceur.

Pauline impressionne par sa douceur, précisément, mais aussi par sa patience, sa gentillesse, le tout lui conférant une forme de grâce dès son apparition à l'écran, opérante jusqu'au bout du récit...

J'ai construit Garance et Pauline en leur créant des atomes crochus. Ces deux femmes s'entendent sensuellement et intellectuellement ; elles rient, sont complices, se ressemblent. Elles se respectent mutuellement et respectent les autres de manière générale. Ce sont de bonnes personnes. Elles sont vives, marrantes ; elles ont de l'esprit et du cœur, toutes les deux. Mais Garance est une femme de collectif, accro aux autres, qui aime le monde a-t-elle peur du vide ? Est-ce une des raisons pour lesquelles elle boit autant ? Pauline, elle, est une solitaire, ancrée, créative, qui a beaucoup cultivé son jardin intérieur ; elle n'est pas du tout dépendante de quoi ou de qui que ce soit. En revanche, elle est capable d'attachement. Or, il y a une nuance de taille entre être attaché(e) et être dépendant(e). Bien sûr, Pauline a aussi ses propres problématiques. Elle a attendu l'amour longtemps et se sent prête à donner, à aimer de manière inconditionnelle. Mais chacun doit apprendre à poser ses limites dans un couple. Toutes les deux forment un couple, mais aussi un trouble avec l'alcool. Toutes les deux doivent composer avec. À un moment donné, lorsque l'alcool se retire de l'équation, elles redeviennent un couple et Garance est à nouveau capable de prendre soin de Pauline et de lui demander de poser ses limites. Ce qui m'intéresse ici, c'est de comprendre comment, lorsqu'on est d'un tempérament loyal, on peut poser ses limites sans avoir peur de perdre l'amour de l'autre. *Garance* est donc le portrait d'une femme, mais c'est aussi celui d'une histoire d'amour.



La douceur est centrale dans ce film. L'adjectif doux revient d'ailleurs plusieurs fois dans vos dialogues.

Pauline est douce, mais Garance l'est aussi, elle est enveloppante, toute badass qu'elle est. Dans mes films, les personnages sont toujours confrontés à beaucoup d'adversité, à des épreuves difficiles, à des moments paroxystiques et fondamentaux de leur existence. Cela engendre de l'intensité émotionnelle, intellectuelle ; il y a des efforts, de la tension, et là, c'est encore le cas.

J'ai beaucoup de mal à travailler des personnages antagonistes. Si l'adversité et les façons de la surmonter me bouleversent, la méchanceté ou la bêtise qui existent évidemment me semblent moins intéressants à traiter. Je n'entretiens aucune fascination pour les mauvais sentiments, auxquels on prête censément plus de profondeur. Les bons sentiments sont tout aussi intéressants, mais plus difficiles à raconter de manière vivante. Pauline est tout sauf mièvre, elle est très solide et habitée de sentiments nobles. Elle n'est pas passive, elle est patiente. Elle est douce, précisément parce qu'elle est forte.

Ce qui était important aussi pour moi, c'était de montrer que cette histoire d'amour ne sauve pas Garance de l'alcool. Elle rencontre Pauline, en tombe éperdument amoureuse et pourtant, elle continue à boire, parce que les phénomènes d'addiction sont sur-puissants, et elle finit par se mettre en danger de mort. C'est d'ailleurs la première fois que je place un personnage face à de pareils enjeux existentiels, vitaux. Cela m'intéressait de la conduire jusqu'à cet état extrême. Et, en chemin, de montrer que, chez les alcooliques, la vérité se tord : lorsqu'on leur parle de sevrage, leur réaction est souvent de penser que c'est la sobriété qui va les tuer. C'est cette croyance très intime, cette torsion du réel et de la vérité qu'il faut parvenir à inverser, et c'est très difficile.

D'où vous vient ce goût pour le concret des choses ? D'ailleurs, pourquoi avoir donné un métier artisanal à Pauline ?

La littérature est le lieu du monologue intérieur, de l'expression ou de la description intimes par les mots. Le cinéma exige une approche concrète des choses et des êtres, puisqu'on raconte les choses, même les plus intimes, en passant par un regard extérieur. On montre ce qu'il se passe à l'extérieur pour raconter ce qui se passe à l'intérieur des corps, des psychismes, des relations, etc. Le scénariste écrit des situations pour raconter, la réalisatrice filme des regards, des gestes, des attitudes, des interactions, des paroles et des silences...

Pauline est scénographe, parce que j'aime ce métier créatif, imaginatif et manuel, consistant à élaborer les décors des spectacles. Il implique la conception des dessins,

des maquettes, des figurines, une manière de travailler hyper concrète et délicate à la fois. Garance, elle, joue avec son corps, avec ses émotions, au risque de s'y égarer parfois. Le métier d'acteur est si singulier, si impalpable... On voit les comédiennes et comédiens sur scène, on les voit jouer, mais on ne comprend rien à leur cuisine, au chemin qu'ils ont emprunté pour en arriver là. C'est pourquoi j'avais envie de filmer les coulisses de ce métier, la loge, les changements de costumes, l'attente, tout ce qui se passe hors du plateau. Et lorsque Garance joue un spectacle pour enfants dans le 78, ça aussi, c'est du concret : il faut se lever tôt le matin, prendre un RER... De tout ça, elle est capable, même en faisant la fête le soir et en buvant à l'excès.

Comment avez-vous travaillé la question du temps, l'usage des ellipses et voix off dans ce récit qui s'étend sur huit ans ?

Les années devaient passer, aussi parce que les addictions sont des aventures au long cours. Les voix off sont des outils narratifs formidables pour raconter des étapes de vie et faire passer le temps. En outre, Garance bouge tout le temps, elle déménage, se déplace d'un univers à l'autre. Elle part d'un endroit stable (elle est en couple, et fait partie d'une troupe), puis, elle va quitter cette stabilité, vivre en colocation, être renvoyée de sa troupe et devenir de plus en plus instable. Il lui faudra sept ans de parcours chaotique pour se stabiliser à nouveau au bon endroit, avec la bonne personne.

Par ailleurs, pour moi les films sont des partitions sonores et j'aime les voix, elles m'émeuvent et comptent beaucoup pour moi dans le choix des acteurs. Celle d'Adèle Exarchopoulos est grave et incarne une force de vie brute, ancrée ; celle de Sara Giraudeau est plus aigüe, vibrante, traversante, et mêle la fragilité et à la puissance ; tissées l'une à l'autre, elles créent une harmonie.

Je voulais que cette voix off soit une conversation, un partage de récits, de confidences. Elle vient nourrir leur relation, avant que leurs dialogues ne deviennent plus quotidiens dans leurs séquences partagées.

Lorsque l'alcool sort de l'équation et que leur couple se stabilise, vous mêlez une sorte de flash-forward à un flash-back (dans la scène de la cuisine à la fin), et créez ainsi un léger vertige métaphysique...

Cet instant est un petit glissement, qui correspond à ce que j'aime faire dans mes films : jouer avec les temporalités - comme dans *Elle l'adore*, où le stratagème imaginé par Vincent Lacroix défile sous nos yeux au moment où il l'énonce à Muriel. J'aime beaucoup, aussi, dans mes narrations, que des voix off accompagnent des images. J'envisage ces astuces narratives comme quelque chose de ludique, et un moyen de rendre les spectatrices et spectateurs actifs.



Le geste itératif du film, par la force des choses, sont les verres que Garance porte à sa bouche. La première fois qu'on la voit boire, vous la filmez en pied, de profil, à contre-jour, en costume de scène, une cigarette à la main : c'est une image picturale, qui lui confère une certaine dignité.

Boire un verre d'alcool avant une représentation n'est jamais bon signe. On comprend dans cette séquence que Garance s'octroie un temps de pause, un temps de relâchement pour elle. Garance porte tellement sur les épaules, que, dans ces moments, elle s'offre un plaisir personnel, solitaire... et fiable, car l'alcool lui offre un instant de décompression, de décontraction garanti. Le circuit de la récompense, au cœur de toutes les addictions, est ainsi activé. Elle commence à se faire du bien, avec un produit qui fait du mal.

C'est un moment touchant lorsque Garance, dans un état de faiblesse prononcé, dit aux enfants : Ça vaut de l'or, la fragilité et la sensibilité...

Je me suis dit qu'il serait bon d'envoyer Garance face à une classe, car ce genre de rencontre fait aussi partie du cahier des charges des acteurs. C'est un endroit qui lui permet d'exprimer très concrètement, avec des mots simples, la condition d'actrice. Et ce que ça lui fait, à elle, d'exercer ce métier.

Je pense sincèrement que la fragilité et la sensibilité valent de l'or. C'est difficile à gérer, et on ne sait pas toujours quoi en faire... Notre monde et notre époque les valorisent variablement, même si certains mouvements s'y emploient. Et cette injonction à être des femmes puissantes et inspirantes, aujourd'hui, qu'en faire ?

Pourquoi ce prénom, Garance, qui évoque une nuance de rouge, et un personnage de cinéma mythique au tempérament libre ?

Je cherchais un prénom à la fois traditionnel et original. Pour moi, il est indissociable d'Arletty. J'estime que Les Enfants du Paradis est l'un des plus beaux films au monde. Il parle des actrices, des acteurs, du spectacle vivant avec beaucoup de respect et d'amour sans ignorer les difficultés de ces vies-là. Les enfants du paradis du titre sont ceux qui regardent les spectacles depuis le poulailler, tout là-haut. C'est le public populaire du théâtre. Et moi, j'essaie de faire des films fédérateurs, qui puissent plaire au plus grand nombre, toutes classes sociales confondues. Le personnage de Baptiste est tellement sensible et décalé... Le jeu est un métier capable d'accueillir les gens comme lui et leur permettre de faire quelque chose de leur fragilité. Et Arletty est hyper marrante, charismatique et poétique en même temps que concrète ! Elle n'est pas conventionnelle. C'est vraiment l'incarnation du parler populaire de l'époque. Or, Adèle Exarchopoulos a dans son phrasé, elle aussi, une musicalité caractéristique d'aujourd'hui.

Pourquoi Adèle Exarchopoulos dans le rôle de Garance, justement ?

Adèle est dotée d'une capacité d'incarnation fantastique et d'une grande présence. Elle ancre immédiatement les situations de fiction dans le réel. La caméra l'adore, elle est extrêmement cinégénique. C'est un animal à sang chaud auquel on peut s'attacher d'emblée, elle est captivante... et c'est une grande actrice. Pour pouvoir jouer Garance, une femme qu'on voit littéralement dans tous les états, mais aussi un poilu, un oiseau, une meneuse de revue, il me fallait une athlète du jeu. Adèle est à un moment de sa vie où elle est très musclée dans le jeu. Je la regardais se jeter dans les séquences à pieds joints, connaissant très bien son texte sachant que je ne voulais pas d'improvisations. Cela demande un gros effort de mémoire, de maîtrise et aussi de lâcher prise. Adèle aime beaucoup jouer. Elle prend tout à bras le corps : elle plonge avec engagement dans les scènes. C'est une bonne partenaire, une collaboratrice endurante et fiable. Elle est très à l'écoute. C'est un mélange de grand instinct et de grande technique.

Comment avez-vous ajusté les séquences d'ébriété ensemble ? Et comment avez-vous travaillé avec le maquilleur Christophe Oliveira ?

Le travail de Christophe Oliveira a été remarquable et subtil, hyper important. Nous avons déterminé plusieurs états de délabrement de Garance en fonction du degré de consommation d'alcool. Adèle a un visage étonnant, mobile, qui change en fonction des situations et des moments. Elle est décidément épatante. Mais nous n'avons pas travaillé les états d'ébriété tant que ça. Les stigmates de l'ébriété sur Garance sont simples, concrets, et la plupart du temps inscrits dans les séquences, les situations : elle boit du vin, parfois elle parle plus fort, parfois elle dit des bêtises parce qu'elle est désinhibée, elle trébuche, elle tombe, elle oublie des choses... Et si je voulais un peu plus d'alcool dans la tenue du visage ou le ramollissement de la diction nous ajustions ensemble, en fonction des séquences.

Et Sara Giraudeau ?

C'est la première fois que nous travaillons ensemble. C'est une actrice que j'admire beaucoup et que j'adore voir jouer. Elle est hyper touchante, inspirante et singulière. C'était un peu un pari de la placer face à Adèle. Il y avait quelque chose de très contrasté entre elles, et la gageure était de faire naître l'harmonie des contraires dans leur duo. Leur entente a été simple et évidente.

Elles ont en commun un beau sourire...

Lorsque Adèle et Sara sourient, on retrouve les enfants qu'elles étaient. Il y a quelque chose d'éclatant chez toutes les deux, l'une ayant les yeux spectaculairement bleus et l'autre



marron perçant. C'est une chance de pouvoir filmer de si beaux sourires, des regards aussi vibrants.

Quelques mots concernant le reste du casting ?

Dans la troupe, Garance est proche en particulier de deux femmes, incarnées par Anne Suarez et Sarajeane Drillaud. Ce sont deux très bonnes actrices avec lesquelles j'avais déjà travaillé et dont je suis proche dans la vie. Elles connaissent bien la vie de comédiennes de théâtre, comme Bruno Raffaelli, qui apporte au film un effet de réel de bon aloi. Jacques Vincey, qui interprète Joris, le directeur de la troupe, est le premier metteur en scène qui m'a fait travailler en tant qu'actrice autrefois, aux côtés de Hélène Alexandridis, qui jouait déjà dans Elle l'adore et incarne ici la formidable addictologue avec laquelle Garance s'entretient à la fin.

La mère de Garance, pierre angulaire du gynécée familial, est interprétée par Brigitte Sy, qui a une présence très forte et apporte avec elle une vie, un passé qu'on devine intense et riche. La sœur est, elle, jouée par Mathilde Roehrich, qui devait former un binôme avec Adèle Exarchopoulos. Ces deux sœurs sont complices et se parlent de manière très cash. Le personnage de la sœur, comme celui de l'addictologue étaient fondamentaux pour moi, car elles sont capables de confronter Garance, de la secouer. Adèle et Mathilde sont aussi amies dans la vie, et ce fut vraiment fluide.

La petite fille, qui joue la nièce de Garance, était impressionnante aussi, elle a très vite compris l'essence du jeu.

Dans le reste de la distribution sont disséminés plusieurs de mes élèves du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, où j'ai enseigné quelques mois (le rôle de Glandu, de Sacha, le coloc gamer, et son amoureuse, l'échographe, le barman, etc) et une partie de la bande LGBTQIA+ du Boucan. Le reste de la bande, je l'ai constitué en castant des actrices et acteurs trans.

Comment avez-vous pensé la mise en scène de ce film foisonnant ?

Ce film comporte soixante décors, plus de cent cinquante séquences, beaucoup de figurants... Je voulais travailler sur le mouvement et la profusion. C'est mon quatrième film produit par Alain Attal et Hugo Ségnac, et c'est le plus coûteux. Ils ont été très enthousiastes à l'idée de m'accompagner dans ce virage et je leur suis très reconnaissante de m'avoir donné les moyens de libérer ma mise en scène et de sortir de mon arène sociétale pour me diriger vers un espace hors des bureaux et des services publics. Garance étant sans cesse en déplacement, il fallait que la caméra s'adapte à chaque endroit où elle met les pieds. Qu'elle épouse son rythme, aussi. Ainsi, au début, le tempo est staccato, puis, lorsque le confinement arrive, quand l'alcool s'invite dans le couple, que l'été s'installe, il ralentit.

Les différents décors de Nicolas Boiscuillé m'offraient une nourriture visuelle très riche et contrastée, de la beauté, de la chaleur, de la brillance, des couleurs, de l'urbain et de la verdure...

J'ai travaillé avec le chef-opérateur Antoine Cormier, qui avait signé la lumière du Royaume, que j'ai coécrit avec Julien Colonna. Pour une fois, je ne cherchais pas uniquement la lumière juste mais aussi une lumière belle, élégante, vivante... Lui et son équipe jeune et impliquée, nous l'ont offerte avec beaucoup de grâce. Sur le tournage l'entente était harmonieuse, concentrée et joyeuse. C'était très réjouissant. Pour moi la direction artistique et la mise en scène du film devaient être infiniment sensorielles. Elles doivent parler à la peau des spectateurs, réveiller leurs sens... Les cadres, la façon de filmer les visages et les corps, toutes les ambiances visuelles et sonores devaient y concourir.

Quels étaient vos partis pris musicaux sur ce film ?

Pour la première fois il y a des morceaux, des chansons dans un de mes films, ceux diffusés au Boucan dans les séquences de fête. Et pour la musique originale, nous avons opté pour un petit refrain électro, que nous surnommions le tourniquet et qui correspond au mouvement perpétuel de Garance, au côté cyclique de sa vie, rythmé par l'euphorie et les descentes de l'alcool. Pascal Sangla a mis en musique tout ce que j'ai fait au théâtre et au cinéma, à part la série Dix pour cent. C'est un partenariat au long cours, qui a débuté au Conservatoire, où lui aussi était élève. C'est un collaborateur précieux et un ami cher. Il parvient toujours à faire évoluer ses compositions au gré des projets, tout en gardant une identité qu'on reconnaît immédiatement, il est impressionnant.

Tous vos films conduisent vos personnages vers un espace de réparation intime, Garance incluse.

Je n'aurais pas pu m'inspirer de la personne qui m'a raconté son histoire si elle ne s'achevait pas par un sevrage et l'apprentissage de l'abstinence. Sa vitalité est telle que ce film ne pouvait pas être morbide, et devait, au contraire, chercher la lumière dans la bataille, la douceur dans les difficultés, et la chaleur du collectif. Dans tous mes films, j'étudie la question du lien, quel qu'il soit. Ici, c'est la première fois que j'étudie le lien amoureux. Mais on trouve aussi dans Garance le lien professionnel, amical, tous les affects sans cesse agités... et comme toujours la réparation par les autres.





Entretien avec ADÈLE EXARCHOPOULOS

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Avec Jeanne Herry, ce sont des retrouvailles...

J'ai beaucoup chéri notre collaboration sur *Je verrai toujours vos visages*. Jeanne Herry est une réalisatrice et une directrice d'acteurs que j'admire énormément. Sur ce film, elle m'a appris à tenir une note dramatique tout en restant joyeuse. Avec *Garance*, elle opère un tournant dans sa trajectoire et j'étais très heureuse qu'elle me propose de l'accompagner.

Qu'est-ce qui vous a touchée et stimulée à la lecture de son scénario ?

J'ai trouvé que Jeanne avait su déjouer tous les pièges que tendait un film où il est question d'addiction. Elle traite d'ailleurs autant de cette problématique que de l'amour du jeu,

de la vie d'une troupe de théâtre ou du quotidien de Garance. Cette jeune femme est certes dépendante de l'alcool, mais c'est aussi une bonne actrice, une sœur aimante, une amie fidèle et une amoureuse. Toutes ces facettes sont abordées avec intelligence et s'imbriquent les unes aux autres, ce qui rend ce scénario très riche.

Par quelle porte êtes-vous entrée dans la peau de Garance, dont ce film dresse le portrait ?

L'écriture de Jeanne est extrêmement précise. Elle m'a dit d'emblée qu'il me fallait traverser chaque étape relatant l'existence de Garance, à commencer par toutes ses activités d'actrice. Nous avons donc fait du doublage ensemble, et avons travaillé les



tableaux que Garance et la troupe jouent au théâtre, dont la chanson chorégraphiée que nous avons enregistrée en studio.

En ce qui concerne l'addiction, il ne s'agissait pas de jouer l'ivresse, mais la nécessité de consommer ou la peur de la rechute lorsque Garance est en sevrage. Jeanne m'a présenté à une addictologue de l'hôpital Villejuif, qui m'a proposé d'assister à un cercle de parole pour femmes souffrant d'addictions. Je l'ai beaucoup interrogée et je me suis rendue aux rencontres entre ces femmes, dont je me suis nourrie. Puis, j'ai travaillé avec un coach. Nous avons soulevé une à une toutes les questions induites par le scénario ; nous avons travaillé le texte à la table, en marchant, en courant. J'ai ainsi vécu avec le personnage bien en amont du tournage.

Que vous a dit Jeanne Herry de Garance ? Que vous êtes-vous raconté d'elle avant qu'on ne la découvre ?

Beaucoup d'éléments figuraient dans le scénario, comme la séquence en voiture entre Garance et sa mère où est évoquée son adolescence chaotique. Je me suis beaucoup questionnée sur son métier d'actrice, qui la place dans la position de quelqu'un en attente d'être choisi. Elle, en revanche, choisit les autres et se rend disponible pour sa sœur, ses partenaires de jeu et ses amis. Garance a la capacité de s'intégrer aux communautés qu'elle rencontre. Elle a un côté docile, bon petit soldat courageux et tenace. Je ne voulais surtout pas en faire une victime, mais une femme active. Je me suis aussi dit qu'elle était dotée d'un fort élan vital. Garance a besoin de se sentir vivante et utile. En se glissant dans la peau de personnages, elle cherche à s'oublier, mais aussi à vivre des situations intenses que la vie ne lui offre pas.

Vous êtes-vous demandé quel impact l'absence de son père avait eu sur sa vie, et pourquoi elle avait voulu devenir actrice ?

Je me suis dit que son père avait laissé une place vacante qui l'avait sans doute déstabilisée. L'absence d'un père n'est jamais sans effets. Garance a sûrement souffert qu'il ne pose pas son regard sur elle, ce qui explique peut-être en partie pourquoi elle a voulu devenir actrice.

Le film s'ouvre sur Garance battant le pavé d'un pas décidé. C'est une jeune femme en mouvement constant...

Elle ne veut pas stagner et bouge beaucoup. Le paradoxe, c'est qu'elle se sent partout à sa place et nulle part à la fois. Cela va aussi de pair avec la vie d'une troupe, dont les membres vivent un peu comme des nomades par définition. Ce mouvement masque

son addiction, qu'elle cherche à cacher : ses trous noirs, ses retards sont autant de handicaps avec lesquels elle doit composer au quotidien, ce qui ne l'empêche pas d'être fonctionnelle. Garance fait ce qu'on attend d'elle sans trop se poser de questions.

Comment avez-vous travaillé son apparence, sa démarche et sa gestuelle ?

Jeanne ne voulait rien d'extravagant. Pour mon plaisir de spectatrice, je me suis replongée dans le travail de Gena Rowlands, mais il ne s'agissait justement pas d'aller de ce côté-là ni du côté d'un film comme *Drunk*. Garance peut être exubérante lors des scènes de fête, mais le reste du temps, son addiction aux effets insidieux se fonde assez bien dans son quotidien. Elle boit du vin bon marché, qui peut donner mal au crâne, rendre ses couchers et ses réveils douloureux. De tout cela nous avons beaucoup parlé avec mon coach, c'était très intéressant de quadriller tous les recoins où le film nous entraînait.

Sur le plan vestimentaire, Garance choisit spontanément des tenues à la fois fonctionnelles et féminines. C'est une femme qui va vite et dégage une certaine sensualité. De par son métier, elle est à l'aise avec son corps.

Ce film comporte beaucoup de dialogues et de nuances de tons. Comment vous les êtes-vous appropriés ? Avez-vous travaillé votre diction particulièrement ?

Les dialogues de Jeanne sont très bien écrits. On y trouve différentes couches, dont certaines sont teintées d'humour ou d'ironie, car Garance a le sens de la répartie. Même les virgules de Jeanne sont pensées comme sur un électrocardiogramme ! Chaque respiration doit trouver sa juste place. Elle ne nous laisse donc pas nous lover dans des confort de diction et veille à ce qu'on soit exacts.

Comment avez-vous abordé la question de l'ivresse et de ses nuances ?

Nous avons veillé à doser. Jeanne me remémorait sans cesse le nombre de verres que Garance avait avalés d'une scène à l'autre ; elle était la gardienne du temps, puisque nous ne tournions pas dans l'ordre chronologique. C'était amusant de me laisser aller, le lâcher-prise étant de mise dans les séquences où Garance a beaucoup bu. Dans ces moments, elle n'a pas conscience qu'elle est maladroite ou que son regard est vitreux. Mais Garance est aussi une bonne actrice et sait porter un masque. Étrangement, ces séquences étaient pour moi moins complexes à jouer que des scènes de silence, par exemple.

Était-ce joyeux de jouer un coup de foudre face à Sara Giraudeau ?

C'était touchant, car c'était la première fois que Sara jouait une histoire d'amour avec une fille. C'est une excellente camarade, et une actrice à la solidité impressionnante. Dans



le supposé banal, justement, elle parvient à être épatante. Sa partition n'a rien d'aisé dans ce film. Et Sara arrivait à rendre nos scènes agréables, douces et ludiques. C'est donc facile de l'aimer et de jouer un coup de foudre avec elle.

Comment Jeanne Herry vous a-t-elle dirigées ?

Jeanne est très exacte, exigeante, à l'écoute. Elle pouvait nous faire trois-quatre prises comme dix-huit selon les scènes. C'est agréable et rassurant, car on la sent hyper engagée. Elle est toujours dans le partage et partante lorsqu'on a des choses à proposer. Elle est actrice et cela se sent dans sa manière intelligente de diriger ses acteurs.

Comment avez-vous travaillé avec vos autres partenaires de jeu ?

Mathilde Roehrich, qui incarne la sœur de Garance, et moi sommes amies dans la vie. Ça m'impressionne toujours d'avoir des proches pour partenaires, surtout lorsqu'ils sont aussi talentueux que Mathilde. À chaque prise, elle apportait des nuances différentes, c'était très stimulant.

Dans ce film, je joue avec beaucoup de gens - Brigitte Sy, Anne Suarez, Sarajeane Drillaud, Jacques Vincey, les élèves du Conservatoire... Tout était intense avec chacun pendant quelques jours, puis ils partaient et d'autres arrivaient et nous retrouvions une autre intensité. Tous ces face-à-face et fragments de tournage m'ont désarmée et aidée à éprouver la solitude de Garance, qui est entourée, mais isolée aussi paradoxalement du fait de son addiction.

J'ai été aussi très marquée par Hélène Alexandridis, qui joue l'addictologue et qui est une immense actrice. Elle a su formuler des choses difficiles à dire à une personne malade avec finesse, droiture et élégance.

Comment êtes-vous ressortie de ce tournage ?

Avec ce personnage, Jeanne, qui assume tellement d'aimer cette banalité du bien, m'a permis d'explorer en profondeur des sentiments nobles. J'en suis ressortie enrichie et grandie. On s'était dit avant ce tournage de soixante jours que nous avions une montagne à gravir ensemble. En tant qu'actrice, cela m'a prouvé une fois encore que la collaboration avec des gens bien intentionnés ne pouvait que nous rendre meilleurs et nous élever.

Incarnar Garance m'a aussi reconnectée à mon amour du jeu. Cette femme et ses camarades se produisent devant des enfants, devant toutes sortes de publics et ils en sont heureux, car ils aiment profondément leur métier. Peu importe la célébrité, l'essentiel, c'est de pouvoir jouer, car le jeu peut être très puissant.

Un instant de grâce sur ce film ?

La petite fille qui joue la nièce de Garance m'a bouleversée. La séquence à l'hôpital entre Garance et sa sœur reste inoubliable pour moi. Celle où Garance est entourée de sa famille et de ses amis dans la maison m'a aussi beaucoup marquée. Jeanne, dans sa manière de filmer, offre une existence à chacune et chacun et je trouve ça très beau. L'esprit de troupe, de famille, de corps irradie dans ce film, et cela me touche énormément.





Entretien avec SARA GIRARDEAU

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Qu'appréciez-vous dans le cinéma de Jeanne Herry ? Qu'avez-vous éprouvé à la lecture du scénario de *Garance* ?

J'aime la manière dont Jeanne s'empare de sujets et en fait le tour par le biais de la fiction. Ce qui m'a plu avec *Garance*, c'est qu'elle change d'optique par rapport à ses précédents films et dessine le portrait d'une femme qu'elle nous fait découvrir sous différents angles en la suivant dans son quotidien. En lisant son scénario, j'avais l'impression qu'il me dévoilait plusieurs vies : d'abord celle que Garance mène au théâtre avec sa troupe ; puis, lorsque ce pilier va s'effondrer, elle s'attache à une autre communauté queer, cette fois - qui l'accueille, avant de rencontrer Pauline, qui devient un pilier majeur de son existence. Au milieu de tout cela, l'alcool constitue un fil rouge, dont les effets sournois fragilisent Garance progressivement. J'ai trouvé très habile la manière dont cette substance rentre et circule insidieusement dans sa vie, d'abord dans une consommation solitaire, puis conviviale lorsqu'elle fait la fête, et enfin très problématique au moment où l'amour vient à elle. Cette trajectoire m'a happée dès la lecture.

Garance et Pauline vivent un coup de foudre le jour où elles se rencontrent. Est-ce quelque chose de plaisant à jouer ?

J'adore les histoires d'amour et jouer un coup de foudre, c'est comme accueillir un sentiment suprême relevant de l'abandon total. Être frappé de cette manière par l'autre, c'est se laisser fendiller. Cela relève de l'inconscient, sans doute, et cela fait un peu peur aussi, car lors d'un coup de foudre, on projette sans doute quelque chose de profond des attentes, des fantasmes - sur l'autre, qui nous le renvoie. Cela relève de la passion et peut être dangereux. Dans le cas de Garance et Pauline, j'utiliserais plutôt l'expression québécoise tomber en amour, qui est moins violente et induit un lâcher-prise, un état d'observation et d'accueil. Pauline, il me semble, lorsqu'elle rencontre Garance, a immédiatement accès à son âme et inversement.

J'aime jouer des situations où mon personnage est déstabilisé, mais essaie de ne pas le montrer, et, dans le même temps, regarde l'autre avec une vraie pureté. Car le regard que



Pauline porte sur Garance lorsqu'elle se rencontrent est très pur. Elles n'ont pas fait la fête ensemble, elles ne se sont pas draguées, elles ne travaillent pas ensemble, elles se découvrent l'une l'autre sans a priori et se retrouvent dans un état d'écoute entier.

Comment percevez-vous Pauline, sa grande délicatesse, son ouverture d'esprit, sa manière de ne pas juger les autres ?

Pauline est gentille, généreuse et très indulgente, mais pas ennuyeuse pour autant. C'est quelque chose dont nous avons beaucoup parlé avec Jeanne Herry, car je tenais à ce qu'on sente les fragments de Pauline qui se fissurent en elle à mesure que l'alcoolisme dont souffre Garance atteint leur couple, car vivre avec quelqu'un qui souffre de cette addiction n'a rien de facile. Nous avons donc dessiné ensemble cette Pauline dotée de ses grandes qualités, dont un vrai sens de l'humour qui lui permet de dédramatiser les situations. Je pense aussi que Pauline aime être seule et qu'elle se sent bien à la campagne, mais que la solitude peut aussi lui peser par moments. Lorsqu'elle rencontre Garance, elle sent qu'elle pourra l'apaiser de ce côté-là.

Que vous inspire le prénom Pauline ?

Je trouve ce prénom très doux, tendre et caressant. Les prénoms dans les films sont très importants pour moi et je trouve celui-là en parfaite adéquation avec mon personnage.

Vous êtes-vous raconté son histoire ?

Pauline a perdu ses parents très jeune. Elle a souffert, mais n'a pas été altérée par d'autres problèmes. Elle a été bien entourée par des amis et a su créer un socle en elle. Elle s'est beaucoup centrée sur son métier et est parvenue à en vivre et à être indépendante. Elle a donc connu des difficultés tôt, et a trouvé son équilibre ensuite. Lorsqu'elle rencontre Garance, elle est alignée dans sa vie, tandis que Garance, elle, traverse un moment de crise. Son instabilité ne fait pas peur à Pauline, car elle a une longueur d'avance. Inconsciemment, elle doit sentir qu'accompagner Garance vers une forme de stabilité représente un défi à sa portée et une manière d'être utile. Parfois, les contraires dans les couples dialoguent bien ensemble.

Comment avez-vous trouvé l'énergie et le rythme de Pauline ?

Lorsque je cerne le tempérament d'un personnage, généralement mon corps suit le mouvement. Pauline est très libre. Elle a trouvé sa voie, un métier à la fois créatif et méditatif, qui lui correspond. Son monde intérieur est développé. Et je pense que cette adéquation entre son indépendance et l'amour de son métier lui confère une certaine fluidité dans ses gestes et sa manière de se déplacer. Elle porte ainsi un jean,

dans lequel elle se sent bien, et des matières et couleurs douces, en phase avec son tempérament.

Ses gestes sont minutieux. Comment avez-vous appréhendé son métier de scénographe ?

J'ai rencontré une amie scénographe de Jeanne, qui m'a montré comment elle travaillait. Je suis moi-même assez minutieuse, donc je me suis sentie tranquille avec ces gestes. Les scénographes que j'ai rencontrés sont des gens calmes, je me suis donc aussi inspirée de leur patience.

On découvre Pauline par sa voix, avant de la voir apparaître. Comment avez-vous trouvé sa musique ?

Sa voix est douce. Pauline pose beaucoup de questions à Garance dans la voix off, on la sent en réception, caressante, là aussi.

Comment Jeanne Herry vous a-t-elle dirigée ?

Jeanne est à la fois très délicate, très gentille et très cash, ce qui me plaît beaucoup ! Elle a su nous mettre à l'aise, Adèle Exarchopoulos et moi. Elle nous répétait souvent qu'elle nous avait choisies parce qu'elle nous trouvait talentueuses. Notre manière d'échanger fut simple et sincère. Sur le plateau, on sentait que Jeanne avait été actrice avant de devenir réalisatrice : elle adore travailler le jeu, chercher avec ses acteurs. On jouait ensemble comme on le fait avec de la pâte à modeler. Le fait qu'elle connaisse bien la cuisine des acteurs la rend capable d'explorer avec nous. C'est très agréable.

Comment avez-vous travaillé avec Adèle Exarchopoulos ?

Adèle est très cool, très nature. Nous étions toutes les deux dans l'accueil l'une de l'autre, dans la curiosité et l'envie de partage. Notre entente fut immédiate, y compris physiquement. Nous étions en confiance l'une avec l'autre. C'était la première fois que je jouais une histoire d'amour avec une femme. Nous étions si libres que tout fut très fluide entre nous.

Un instant de grâce sur ce tournage ?

Le tournage en lui-même fut un instant de grâce. L'exigence et la douceur régnaient sur ce plateau. J'ai senti Jeanne très détendue et posée. La grâce pour moi, c'est Pauline elle-même. Je trouve ce personnage profondément gracieux. C'était très plaisant de me fondre en elle.



LISTE ARTISTIQUE

Adèle EXARCHOPOULOS	GARANCE
Sara GIRAUDEAU	PAULINE
Sarajeanne DRILLAUD	JUDITH
Anne SUAREZ	MARIANNE
Mathilde ROEHRICH	CHARLOTTE
Brigitte SY	CATHERINE
Hélène ALEXANDRIDIS	L'ADDICTOLOGUE
Jacques VINCEY	JORIS
Bruno RAFFAELLI	PHILIPPE
Jehnnny BETH	BLANCHE
Raya MARTIGNY	SARAH

LISTE TECHNIQUE

Produit par	Alain ATTAL et Hugo SELIGNAC
Coproducteur	Patrick QUINET
Musique Originale	Pascal SANGLA
Scénario de	Jeanne HERRY
Avec la collaboration de	Roxane BETTINGER et Gaëlle MACE
Directeur de la photographie	Antoine CORMIER
Cheffe monteuse	Laurence BRIAUD
Chef décorateur	Nicolas de BOISCUILLE
Son	Nicolas PROVOST
	Loïc PRIAN, Guadalupe CASSIUS
	Marc DOISNE
Première assistante réalisatrice	Hélène FABRE
Scripte	Chloé RUDOLF
Cheffe costumière	Ariane DAURAT
Chef maquilleur	Christophe OLIVEIRA
Chef coiffeur	Stéphane DESMAREZ
Directeur de production	Vincent PIANT
Régisseur général	Benjamin "Bijam" JOURNET
Directeur de postproduction	Nicolas MOUCHET
Superviseur musical	Emmanuel FERRIER